Aa. Vv., *L'Invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (XVIII^e-XIX^e siècles)*, sous la direction de Sarga Moussa et Alexandre Stroev

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1363>

DOI : 10.4000/studifrancesi.1363

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 598-599

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Aa. Vv., *L'Invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (XVIII^e-XIX^e siècles)*, sous la direction de Sarga Moussa et Alexandre Stroev », *Studi Francesi* [En ligne], 177 (LIX | III) | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2015, consulté le 11 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1363> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1363>

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Aa. Vv., *L'Invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (XVIII^e-XIX^e siècles)*, sous la direction de Sarga Moussa et Alexandre Stroev

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

AA. VV., *L'Invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (XVIII^e-XIX^e siècles)*, sous la direction de Sarga MOUSSA et Alexandre STROEV, Paris, Institut d'études slaves, 2014, pp. 231.

- 1 Même s'ils ne sont pas tous allés loin au-delà de l'Oural, les voyageurs français se sont intéressés à la Sibérie dès le XVII^e siècle: la première description française de la Sibérie date de 1687; mais c'est au XVIII^e, rappellent Sarga MOUSSA et Alexandre STROEV dans leur introduction (pp. 9-12), que l'espace sibérien est devenu une contrée «presque familière» aux lecteurs. Certains voyageurs échouèrent, tel ce capitaine d'origine suédoise qui participa à l'expédition en Mongolie de l'ambassadeur Golovkine en 1805-1806, à laquelle se joignit Jean Potocki, et dont Michel CADOT a étudié le journal (*Une expédition manquée vers la Chine: le voyage d'Alexander Amatus Thesleff de Saint-Petersbourg à Ourga*, pp. 52-59). Avec Jules Legras et la polémique sur la colonisation à la fin du XIX^e siècle (pp. 60-76), Olga DANILOVA permet aux dix-neuviémistes non slavophiles de découvrir l'œuvre d'un rigoureux observateur qui connaissait déjà très bien la Russie d'Europe. Grâce à Legras (1866-1939), la Sibérie cessa d'être une *terra incognita* pour les Français. Il la visita trois fois à l'époque du rapprochement entre la Russie et la France, la première pour étudier ses peuples, au moment où la construction du Transsibérien déclenchait un colossal mouvement d'émigration qui devait perturber ou dénaturer les populations autochtones. Il donna des conférences sur l'Asie russe septentrionale,

publia en 1899 son journal de voyage romancé (*En Sibérie*), et traduisit les souvenirs de P. Iakoubovitch sur le bagne sibérien (1901). La Sibérie fut la terre de la relégation, d'abord pour les Russes condamnés à la déportation, puis pour les Français qui s'étaient enrôlés au service des Confédérés polonais en 1769, et bien sûr pour les prisonniers lors de la débâcle de 1812 qu'évoque Marie-Pierre REY dans *La Sibérie des soldats napoléoniens en exil* (pp. 90-99). Quelques-uns des milliers de captifs qui échappèrent aux exécutions sommaires ont raconté leurs souffrances et leur solitude parmi les populations «tartares» et «mahométanes». Ils ont aussi décrit une terre moins inhospitalière qu'il n'y paraît. Les plus chanceux furent reçus dans des familles de l'élite francophone et francophile, entre autres le grenadier Beulay qui dépeint les mœurs des élites russes à Oufa et relève la corruption de la haute administration. On est bien loin de l'image contrastée, associant barbarie primitive, vision idyllique ou même paradis libertin, de *La Sibérie utopique des Lumières* présentée par Alexandre STROEV (pp. 111-124). Les récits d'une vingtaine de voyageurs, entre la fin du XVIII^e et le début du XX^e, permettent à Alain GUYOT de faire le départ entre réalité et fantasme, afin d'isoler quelques éléments constitutifs d'une typologie du paysage sibérien (*Le paysage sibérien: paysage du Nord?*, pp. 138-152). Tous s'accordent sur la démesure d'un espace quasiment inhabité, notamment les steppes herbeuses ou arides aux confins de l'Asie centrale, sur le caractère extraordinaire d'une nature soumise à de violents contrastes saisonniers. Une fois l'Oural franchi, un autre monde commence. Il faudra du temps pour que soit reconnue la valeur esthétique des paysages sibériens qui exercent sur les voyageurs «le même type de fascination que les contrées arctiques».

- 2 Tout au long du XIX^e siècle se construit l'image littéraire de la Sibérie. Dans *La Sibérie, monde possible de la fiction française au XIX^e siècle* (pp. 155-167), Charlotte KRAUSS aborde l'invention d'une «Sibérie française» ou «à la française», notamment avec Gustave Doré qui exploite tous les clichés sur la Russie. La Sibérie fascine et devient un objet de fiction avec Dumas (*Le Maître d'armes*, 1840), Scribe qui exploite le filon (*La Czarine*, 1855), et bien sûr Jules Verne (1876). Autre aspect du récit de voyage avec *La rencontre en Yakoutie d'un jeune scientifique allemand et d'un poète russe: genèse d'une "Lettre" romantique* (pp. 168-178), par Anne-Victoire CHARRIN. Dans sa longue lettre rédigée en français, le poète pétersbourgeois Alexandre Bestoujev (1797-1837), décabriste assigné en résidence à Yakoutsk, s'adresse à G.A. Ermann, jeune scientifique membre de la grande expédition en Sibérie qu'Alexandre de Humboldt entreprit pour le compte de Nicolas I^{er} en 1828-1830. Bestoujev avait étudié les mœurs sibériennes, notamment la religion des célèbres chamanes du Kamchatka, mais aussi la nature sauvage et «antéhistorique» du pays. Sarah AL-MATARY donne un autre exemple de la vision romantique des cultures extra-européennes avec la fameuse histoire sibérienne qui inspira à Pouchkine *La Fille du capitaine* (*Une Sibérie à l'usage des familles: la fonction édifianche de la figure de Prascovie Lopouloff en France (1806-1900)*, pp. 179-187). Est retracé le cheminement de cette histoire, du roman, en fait une longue nouvelle, de Mme Cottin, *Élisabeth ou les exilés de Sibérie* (1806), d'où on tira vite un mélodrame à succès et, en 1853, un drame lyrique, à sa réécriture par Xavier de Maistre dans *Les Prisonniers du Caucase* (1825). Sans doute aurait-il fallu préciser que Mme Cottin a créé une Sibérie d'opéra, ce qui n'empêcha pas sa dernière œuvre de connaître encore de beaux succès de vente entre 1816-1820 et 1836-1840. La «jeune Sibérienne» eut une étonnante fortune entre 1830 et 1900 car on monnaya son histoire sous diverses formes, y compris un drame catholique en 1894. Les bibliographies chrétiennes recommandent l'aventure

de Prascovie comme un modèle pédagogique; quant à l'École de la République, elle n'est pas en reste! Marie-Laure AURENCHÉ (*La Sibérie au temps des voyageuses du "Tour du Monde"*, pp. 188-207), signale que *Le Tour du Monde*, recueil lancé par L. Hachette et Ed. Charton, fera découvrir la Sibérie à un large public dans les années 1860-1914. Dans la masse de ces publications, parfois de seconde main et illustrées, sont distingués les récits de la nationaliste polonaise Ewa Felinska, déportée de 1839 à 1844 en Sibérie occidentale, puis sur la Volga (*Revelation of Siberia, by a banished lady*, Wilno, 1853, Londres, 1854), de la violoncelliste Lise Barbier-Cristiani qui raconta son périple en Sibérie orientale dans des lettres à sa famille entre 1849 et 1852, de l'épouse d'un diplomate français, Mme de Bourboulon, qui parcourut les mêmes contrées, et de Marie de Ujfalvy-Bourdon, Française mariée à un ethnologue hongrois qui voyagea dans la Sibérie occidentale en 1879. Sont analysés les regards qu'elles portent sur le mode de vie, les croyances des populations sibériennes que la civilisation n'a pas encore atteintes, par exemple les Ostiaks et les Bachkirs de l'Oural, les Bouriates et les Khalkhas de Mongolie, les tribus nomades de la Lena et les peuples du Kamchatka. Mais, curieusement, chez ces voyageuses qui parcoururent la Sibérie parfois au péril de leur vie, sans parler pour certaines des affres de l'exil, la perception des altérités sibériennes n'a rien de spécifiquement féminin.

- 3 Le recueil, enrichi d'une cinquantaine d'illustrations, se clôt sur la traversée de la Russie, de Moscou à Irkoutsk, qu'accomplit comme courrier du tsar le fils d'un chasseur sibérien chargé de prévenir le grand-duc de la trahison fomentée par le colonel Ogareff, lequel veut livrer la ville de Sibérie orientale aux Tartares. C'est donc *Michel Strogoff face aux "hordes tartares"* (pp. 208-216) que Sarga MOUSSA évoque, en mettant en évidence chez Jules Verne une idéologie «qu'il faut bien appeler raciste». Le romancier ne tint aucun compte des observations qu'on lui fit, pas plus de celles du prince Orloff, ambassadeur du tsar à Paris, que de celles de Tourgueniev qui jugea sur épreuves le livre invraisemblable mais amusant: «L'invraisemblable est dans l'invasion de la Sibérie par le khan de Boukhara – de nos jours; c'est comme si je voulais représenter la France envahie par la Hollande». Domine dans ce roman idéologiquement orienté une imagerie dépréciative que Verne exploite en réactivant la peur du péril asiatique. Force est de constater que la sauvagerie tartare a séduit les premiers lecteurs, même si demeure la sombre image du «pays d'où l'on ne revient plus» (*Un Français en Sibérie*, roman populaire d'Eugène Müller, 1881). Il est dommage qu'on n'ait pas tiré parti des nombreux articles publiés en revues après 1830; notons cependant que sont signalées l'étude d'Alexandre de Humboldt sur les Bouriates («Revue des deux mondes», 1832) et celle de Saint-René Taillandier sur «La Sibérie au XIX^e siècle» (*ibid.*, 1855).